

excités aux hésitants. Allez, équipez-vous, on se rassemble dans les bois, avec les régiments voisins, cavalez !

Leurs paroles s'accompagnaient de coups de fusil en l'air. Le vin les égarait, leur nombre les aveuglait. Les têtes se dressaient au-dessus les unes des autres, convulsives de haine, hurlant à briser leur servitude.

— Arrachons nos croix de guerre, honneur d'esclaves mal payés, nos plaques de bicyclettes. A bas l'armée ! Elle fait tuer les autres pour garder de la graine. A mort Mangin et Nivelles, buveurs de sang !

Des groupes frénétiques entraient dans les granges et les visitaient l'arme à la main. Les balles sifflaient au ras des toits.

— Ils sont fous, disait Tavin Debarque.

Claude pensait : « S'ils sont fous à ce point, ces moutons, c'est qu'ils ont atrocement souffert pour rien. »

— Je souhaite qu'ils nous trouvent, pour voir, répétait Gervais.

Simon : — Moi, je le souhaite pour qu'il nous emmène de force.

— Simon, ta gueule, hein ? répliquait Tavin.

— Voilà trois ans qu'on se moque de nous comme jamais ça ne s'est vu, je pense, depuis que le monde est monde. Il y a des centaines de mille de morts de trop.

— Et nous restons là comme des andouilles. Et nous leur donnons tous raison. Lâches que nous sommes, oui, nous sommes des lâches.

Se levant, il cria :

— Qu'est-ce que vous en dites, lâches ?

Le silence régna dans ce puant grenier. Les mutins s'en allaient à l'extrémité du village.

— C'est à cause de mon gosse que je reste. Lâches ! Personne ne répondit.

L'émeute devenait confuse dans l'éloignement. Les pas d'un homme qui rentrait résonnèrent sur le chemin. Le grondement des canons reconquit le nocturne. Plus d'un s'en étonna comme si la guerre avait cessé.

Quand vint l'heure du départ, une cinquantaine d'hommes, restes du bataillon, se rassemblèrent autour des officiers, et se jugèrent coupables.

Au lever du jour, cette troupe s'avancait du côté de Soissons, suivie de ses voitures dont la file semblait si démesurée que les gens qui la rencontraient croyaient voir passer les survivants d'un désastre. On n'entendait que le grincement des essieux et les appels des conducteurs.

Les mutins, s'étant réunis dans un bois, s'organisèrent en république démocratique sur le pied de guerre. Deux hommes par compagnie, désignés par élection, à l'exclusion des caporaux, reçurent pouvoir de rassembler les vivres, afin de les distribuer également avec économie. Toute question était tranchée par vote.

Le lendemain, un groupe d'officiers du régiment vint parlementer. Les délégués s'avancèrent, et l'un d'eux se présenta :

— Mon capitaine ?

Il lui fut répondu avec une bonhomie nouvelle :

— Ne m'appelle pas capitaine, mais camarade. Nous sommes de cœur avec vous. Mais à quoi bon s'obstiner ? Il faut relever ceux des premières lignes qui attendent. Nous vous promettons que le régiment occupera seule-

ment les tranchées, sans attaquer. Nous vous demandons de décider vos camarades.

S'étant adressés, à ceux-ci, les délégués reçurent des injures en fait de réponse :

— On en discute plus, vous êtes des lâcheurs. Vendus. On en a assez.

Un groupe important d'irréductibles parlait de marcher sur Paris après avoir rejoint le 17<sup>e</sup> à Soissons et s'être ravitaillés de force à Villers-Cotterets.

— Il nous faut à manger pour résister longtemps.

Tel était cependant l'ascendant de ces chefs improvisés qu'ils purent interdire les cris et faire disparaître les emblèmes rouges. Rarement élus se montrèrent plus attentifs au désir de la majorité sans vouloir la surprendre, plus impatients de lui obéir sans en tirer profit. Une discipline militaire devait assurer le succès de leur révolte. Quant à cela il n'en fut rien ; on en vit revenir plus de moitié.

Lorsque ce bataillon gréviste fut arrêté en cours d'étape par ses frères de misère du 5<sup>e</sup> d'infanterie, les délégués s'approchèrent des mitrailleuses en se croisant les bras.

— Comment ? s'écria le chef de détachement qui avait le grade de commandant, vous croyez que mes hommes...

— Nous le croyons, dirent-ils. S'ils n'ont pas le courage de se révolter, ils pensent comme nous, ils pensent comme nous.

Le plus curieux phénomène de ce bouleversement des esprits fut de voir un aumônier divisionnaire s'arrêter de surprise devant leur calme et d'entendre sa harangue :

— C'est bien ! vous aurez gain de cause. Manifestez avec discipline. Ma division a agi ainsi en refusant de monter en ligne une deuxième fois. On l'a relevée aussitôt.

Une sympathie générale les environnait.

En même temps qu'ils étaient cernés par les hussards, les territoriaux, les sections de télégraphistes, les automobilistes leur donnaient du pain, des conserves, même de l'argent.

Les vivres et la résistance s'affaiblirent ensemble et s'épuisèrent le soir du troisième jour. Ayant tenu conseil, et de crainte de désigner l'un d'entre eux à la justice, ils chargèrent une femme d'informer le colonel de cavalerie qu'ils se rendraient le lendemain matin. Le colonel dit à cette femme :

— Vous devez être contents, vous voilà bien débarrassés.

— Monsieur l'officier, répondit-elle, depuis trois ans que des soldats cantonnent ici, nous n'en avons jamais eu d'aussi gentils. Ils crèvent de faim, ils mangent des orties, vous pouvez laisser du vin ou une croûte de pain sur la table, porte ouverte, personne n'y touche. On n'a jamais vu ça.

La reddition s'accomplit au lever du jour. Ils étaient tous cirés, astiqués, parfaitement propres, et, chose qu'on ne vit probablement jamais, durant la guerre, ces quatre cents hommes s'étaient rasés au même moment.

Ils s'avancèrent, rassemblés par quatre, par compagnie, tous dans le rang, comme une colonne de silence. Les témoins racontèrent qu'on était saisi de pitié devant ce lent cortège où pleuraient tant d'honnêtes gens.

J. JOLINON.